

DERRIÈRE L'IMAGE

PAR STEVE MARTIN

La petite histoire d'**Omertà**

Parmi les émissions qui ont marqué un tournant dans l'histoire de la télé au Québec, il y a eu non seulement *Lance et compte* et *Les filles de Caleb*, mais aussi *Omertà*, dont les trois saisons ont été diffusées de 1996 à 1999 et qui a donné naissance aux séries policières made in Québec. Quelques jours avant que le film tiré de cette œuvre sorte en salle, nous avons discuté avec son réalisateur — et l'auteur de toute la saga —, Luc Dionne, de la genèse de cette émission phare.

Luc, en 1996, tourner une série policière était un projet ambitieux. Cette année-là, il y a pourtant eu non seulement *Omertà*, mais aussi *10-07* et *Jasmine*. Après *Les enquêtes Jobidon*, il n'y a eu aucune émission policière à la télé québécoise pendant des années, et puis, paf: trois séries d'un coup!

Cependant, l'aventure avait mal commencé. Les premiers épisodes ont été réalisés par Michel Poulette, et Jean L'Italien tenait le rôle principal. Ensuite, on a décidé de changer toute l'équipe. Oui. Lorsque le tournage a repris, l'équipe comportait Pierre Houle à la réalisation et Francine Forest à la production. Je dois dire qu'ils ont beaucoup contribué au succès de la série. J'ai appris mon métier avec

eux. Pierre avait travaillé avec Jean Beaudin en tant qu'assistant-réalisateur. Il avait aussi réalisé des épisodes de *Scoop*, mais *Omertà* était sa première «signature», sa vision à lui. J'ai été tellement bien servi pendant les deux premières saisons!

C'était une série complexe: il y avait plusieurs protagonistes, et l'histoire se déroulait sur plusieurs plans. Il n'y avait pas de personnages secondaires: ils étaient tous importants. Je me souviens de Denise Deslongchamps, qui était incarnée par Sophie Lorain. Sophie a gagné un Gémeaux pour sa prestation, mais je pense qu'elle n'a eu que huit ou neuf jours de tournage. Ce n'était pas beaucoup mais, chaque fois qu'elle était là, elle crevait l'écran.

Luc Dionne



“DANS UN ÉPISODE DES *SOPRANO*, UN DES PERSONNAGES DIT: “WE’RE GONNA WATCH OMERTÀ.””

Plusieurs comédiens de la distribution, dont Luc Picard, n'étaient pas très connus à l'époque. Les gens avaient vu Sophie dans *Scoop*, mais Brigitte Paquette était moins connue, et Dino Tavarone, complètement inconnu. C'était intéressant. En ce qui me concerne, *Omertà* a été une aventure formidable et une belle façon d'apprendre l'écriture.

Il a quand même fallu un certain guts pour arrêter la production. C'était un pari risqué. J'étais jeune et impétueux. Je venais du monde politique et, parfois, en politique, on vit des choses sérieuses. Faire de la télé, c'est quand même très sérieux, mais je ne me prenais pas au sérieux. (*silence*) J'hésite beaucoup à parler de cette histoire aujourd'hui, peut-être parce que, pour toutes sortes de



Sophie Lorain
et Luc Picard

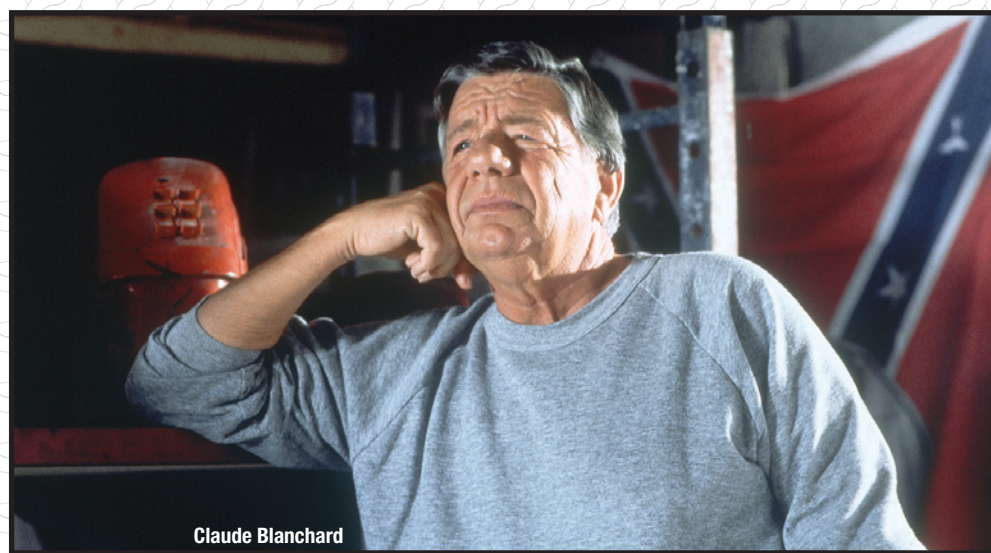
raisons, je n'ai jamais eu la discussion que j'aurais dû avoir avec Michel Poulette et que, maintenant, j'exerce le même métier que lui. Je comprends probablement plus de choses qu'autrefois. À l'époque, j'étais un novice dans le domaine. Il y a toutes sortes de choses qui se sont mal déroulées, mais on ne peut pas refaire le passé. Il est arrivé ce qui est arrivé: une autre équipe a pris la place, et nous avons tourné la série à notre manière.

Et Omertà est devenue une série-culte. Oui. Cependant, j'ai beaucoup de respect pour les gens qui ont travaillé à la première version. Aujourd'hui, peut-être parce que je vieillis et que je gagne en maturité, je me mets dans leur peau et je me rends compte que je n'aimerais pas vivre ce qu'ils ont vécu. Je le pense très sincèrement.

Par définition, le milieu du crime organisé est très secret. Vous avez dû faire beaucoup de recherches. Effectivement. J'ai parlé à des gens et j'ai transmis les résultats de mes investigations aux membres de l'équipe. Ils m'ont dit merci, ils ont mis

ce que je leur avais donné de côté et ils ont fait leurs propres recherches. Finalement, ils sont arrivés aux mêmes conclusions que moi et m'ont dit: «C'est vraiment comme ça que ça fonctionne.» Il fallait tenir compte de nombreux petits détails.

Peux-tu nous donner un exemple? Je me souviens d'une scène qui se passait dans un restaurant: François Pelletier (*Luc Picard*) mangeait un hot-dog en parlant avec Roger Perreault (*Claude Blanchard*) et il a pris une serviette en papier pour s'essuyer les doigts. Cinq minutes après que la scène a été diffusée, le téléphone a sonné chez moi: un policier qui formait des agents doubles voulait me parler. Il m'a dit: «Un gars qui vient de l'est de Montréal ne s'essuie pas les doigts sur une *napkin*, mais sur ses pantalons.» C'était un détail, mais c'était important. C'était ça, l'univers d'*Omertà*, et j'ai travaillé pendant quatre ans à cette série. Elle m'a coûté une partie de ma vie, c'est sûr. Je travaillais tout le temps, et nous nous remissions continuellement en question. Nous nous disions: «Nous pouvons aller plus loin si nous poussons



Claude Blanchard

encore...» *Cent fois sur le métier, remettez votre ouvrage*, dit-on.

À l'écran, la magie opérait, particulièrement dans les scènes entre Pelletier et Perreault.

Elles ont demandé beaucoup de recherches. Lorsque Pelletier arrête Perreault et qu'il lui montre son insigne, la seule chose que l'autre trouve à répliquer, c'est: «Dire que je t'ai acheté une machine à café!» C'est une phrase qu'un agent du FBI, James Wedick, avait entendue au cours d'une de ses missions et qu'il m'a répétée. J'avais demandé à le rencontrer, ainsi que son collègue, Jack Brennan, et je suis allé les voir à Sacramento, en Californie. C'était en 1992. James Wedick avait infiltré une organisation pendant six ans, et un des criminels l'emmenait partout. Il m'a raconté qu'il avait beaucoup voyagé avec ce gars-là: «Nous avons fait le tour du monde avec lui. Il nous achetait toutes sortes de choses.» C'était la première grosse opération du genre en Californie. Contrairement à ce qui se passe aujourd'hui, les agents travaillaient sous leur vrai nom et utilisaient leur propre carte de crédit. «Quand je lui ai "mis la

badge dans la face", il s'est mis à rire, et la seule chose qu'il m'a dite, c'est: "Dire que je t'ai acheté une machine à café!"» Cette phrase m'a marqué. C'est grâce à la recherche qu'on obtient des détails comme celui-là.

As-tu un autre exemple de scène inspirée d'une situation réelle?

L'accident qu'un policier cause volontairement pendant la filature de Giuseppe Scarfo (*Dino Tavarone*) est également inspiré de quelque chose qu'on m'a raconté. La femme du policier était avec lui dans son auto: il faisait une filature et il avait besoin de quelqu'un pour prendre des notes. Le bandit est rentré chez lui pendant qu'on était en train de poser des micros dans sa maison. L'agent a dit à sa femme: «Attache ta tuque, ça va donner un grand coup de balai!» J'ai écrit la phrase telle quelle dans le scénario. Quand on parle avec des gens de terrain, ils nous racontent leurs anecdotes, et il ne reste plus qu'à les écrire. J'étais une éponge: je buvais tout!

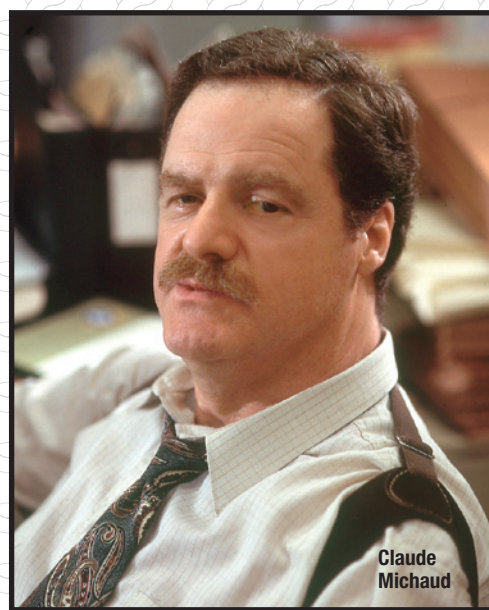
Y avait-il un personnage pour



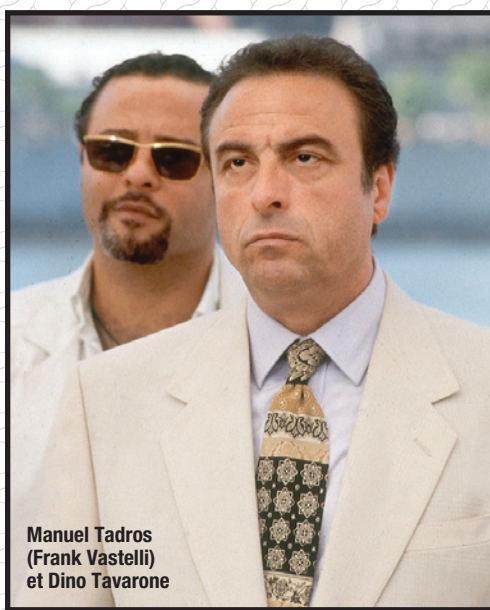
Michel Côté



Brigitte Paquette



Claude Michaud



Manuel Tadros (Frank Vastelli) et Dino Tavarone

lequel tu aimais particulièrement écrire? J'adorais Georges Lemire (Claude Michaud). J'aimais son humour. Les gens de ce milieu ont un gros ego. Ils sont baveux, ils s'écoœurent entre eux, ils se tirent toujours la pipe. Après tout, ils doivent faire face à des criminels, et on a toujours l'impression qu'ils sont sur le bord de «péter une coche». Ils sont exactement comme le gangster de *Goodfellas*, de Scorsese, qui dit à un jeune homme, au cours d'une scène célèbre: «*You think I'm funny? You think I'm a f...in' clown? That I'm here to make you laugh?*» («*Tu me trouves drôle? Tu crois que je suis un c... de clown? Que je suis ici pour te faire rire?*») En regardant cette scène, on se dit: «Il va sauter dans la figure du jeune homme, il va le tuer!», mais on n'est pas sûr qu'il va le faire. Est-ce une farce ou est-il sérieux? L'humour d'*Omertà* appartient à ce monde. Les gags ne sont pas des *one liners*. À un moment donné dans le film, Pierre Gauthier (Michel Côté) dit à quelqu'un: «Tu vas t'apercevoir qu'une boule à mites dans le c..., ça chauffe!» Ç'aurait

pu être une blague, mais ce que la phrase sous-entend, c'est: «Tu vas avoir chaud au derrière, mon *pit!* Alors, tu ferais mieux de te surveiller...»

À l'époque, il a été question d'une adaptation américaine d'Omertà.

Nous voulions présenter le projet au réseau HBO, mais il y a eu *Les Soprano*. J'avais écrit un pilote, et André Picard avait fait des démarches. Puis un jour, il m'a fait venir au bureau. Il m'a dit: «Il faut que tu voies ça!» et il m'a donné deux cassettes des *Soprano*. À l'époque, ce n'était qu'un montage. Après l'avoir vu, j'ai conclu: «Oublions notre projet! Cette série aura sûrement beaucoup de succès.»

Tu as quand même eu du pif. *The Wire*, une autre des émissions phares de HBO, se déroulait dans le même milieu qu'Omertà.

Oui. Ensuite, j'ai créé *Le dernier chapitre* et, maintenant, les Américains diffusent *Sons of Anarchy*, une série qui se déroule aussi dans le milieu des motards.

Crois-tu que les producteurs américains ont vu ce que tu as fait avant?

Je pense que oui. Dans un épisode des *Soprano*, un des personnages dit: «*We're gonna watch Omertà.*» («*Nous allons regarder Omertà.*»)

Entre la série et le film, beaucoup de choses ont changé, sur le plan de la technologie en particulier.

En effet. Dans la série, les téléphones portables sont énormes. Les moyens de surveillance ont également beaucoup changé. Un de mes amis, qui travaille dans le milieu du renseignement, m'a dit: «Nous pouvons dire qui est assis avec qui dans un restaurant à l'aide des numéros de téléphone. Grâce à ton portable, je sais où tu es, et je peux découvrir qui est le gars assis devant toi grâce au sien.»

Le hic, c'est que les criminels sont mieux équipés, eux aussi...

Oui. Le problème, c'est la divulgation de la preuve. Quand on arrête

quelqu'un, on est obligé de lui expliquer comment on a réussi à le capturer. Alors, les bandits apprennent. Ce n'est pas pour rien qu'ils ont des avocats et des spécialistes, qu'ils paient cher. Pourtant, ces gars-là ont quand même besoin de se parler. Alors, ils finissent par baisser leur garde. Ils jasant au cellulaire partout.

Pour le film, tu as troqué l'univers de la drogue contre celui du trafic d'or. La criminalité aussi a changé...

Nous avons pensé réaliser une quatrième saison de la série, qui se serait déroulée dans le monde des stupéfiants mais, finalement, ça ne me tentait pas de parler de stupés. Les personnages sont passés à autre chose.

La trame du film comprend-elle des éléments de cette quatrième saison avortée?

Pas du tout. Dans la série, il y aurait eu des gangs de rue, de la dope, etc. Le film traite d'or et de crimes financiers. Ça n'a rien à voir!